

## VILLE DE SFAK'S ET LES ILES KERKENA (TUNISIE)

OBSERVATIONS DE M. MAC CARTHY SUR LE MEMOIRE DE M. CHAUVEY (1)

Il faudrait, une fois pour toutes, jeter nos vieilles orthographes géographiques de côte et ne pas nous occuper des remarques plus ou moins banales de gens qui veulent que tout le monde vive avec eux des débris du passé. Les transcriptions fautives que nous employons ont l'inconvénient de nous exposer aux risées des autres peuples et celui, beaucoup plus grand, de nous ôter la possibilité de reconnaître la signification des dénominations indigènes, lesquelles en ont toujours une. Il est vrai que ce n'est pas ici le cas, comme on va le voir, mais c'est par une exception très-rare, qui n'enlevé rien à la valeur de l'observation que nous venons de faire.

M. de Slane a déjà fait remarquer, il y a longtemps, dans sa *Description de l'Afrique*, par Ibn Haoukâl, que le mot Sfâk's, ne pouvait, par sa forme, appartenir à aucune racine arabe. Shaw, par erreur, a cru qu'il dérivait du mot *Fakous*, qui, en arabe, signifie *concombre*, et cette hérésie à été trop souvent répétée. Le savant orientaliste signale aussi l'orthographe de Sir Grenville Temple, *Asfakkes*, forme, ajoute-t-il, que l'on ne trouve dans aucun écrivain arabe.

Du reste, chaque peuple a transcrit le mot suivant le génie de sa propre langue ; les Français ont dit *Face*, *Asfaques*, *Sfakes* et *Sfax*; les Espagnols *Los Asfacos*; les Italiens *Siface* (Sifato) ; les Anglais *Sfakus* (Sfakeus), variantes qui proviennent surtout des difficultés imaginaires que l'on a cru trouver à rendre les deux dernières lettres. Quoi qu'il en soit, comme en arabe, le mot s'est toujours écrit Sfâk's (les accents indiquant les lettres dures) écrivons de même en français puisque rien ne s'y oppose, et qu'en définitive on ne voit pas que l'X vaille mieux ici que le par lequel on a voulu le représenter.

J'aurai d'autres remarques à faire sur les orthographes de M. Chauvey, mais je me borne à la plus essentielle. L'importance de son travail doit facilement faire passer sur ces petites questions de détail. Cette importance sera surtout appréciée par ceux qui peuvent se rendre compte de l'état pitoyable de la géographie des régions limitrophes de l'Algérie.

(1) Voir l'Explorateur, vol. IV, p.172 [Voir [1876Chauvey.pdf](#) pour ce document.]

---

### NOTE SUR LES MARÉES DU GOLFE DE GABÈS.

Voici ce que dit l'amiral Smyth, le grand explorateur de la Méditerranée, sur les mouvements de la mer, je n'ose pas dire sur les marées du golfe de Gabès, ou l'ancienne *Petite Syrte* (*The Mediterranean*, 1854, p. 187.)

« A la Goulette de Tunis les eaux s'élèvent et s'abaissent chaque jour de trois pieds (*three feet*, 0m,91), avec des retours si variables qu'on doit les attribuer plutôt à des causes locales qu'à des influences lunaires, mais du côté de la Petite Syrte, ces dernières deviennent moins problématiques. Dans le canal qui sépare les Kerkena de la côte de Sfâk's, les marées (*tides*) se développent sans obstacle avec un courant de 2 nœuds (3,600 mètres par heure) moyenne qui dépasse souvent 3 nœuds (5,400 mètres) dès qu'elles s'enflent en faisant le tour du golfe de Gabès ; mais su delà de Djerba, elles s'avancent dans l'Est, à travers la mer libre et s'affaiblissent de plus en plus. Nous sommes, devant Djerba, à une des plus grandes de Venise en latitude que l'on puisse atteindre dans

la Méditerranée (12 degrés) et nous devions dès lors nous attendre à y voir s'accroître la puissance des marées (1).

« Et cependant je fus assez surpris de voir nos embarcations à sec, soit au-dessus des eaux, à un mille (un peu plus de 1600 mètres) au large du château, près duquel nous avions pris terre deux ou trois heures auparavant. Le séjour prolongé que nous avons déjà fait dans la Méditerranée nous avait complètement fait négliger la prescription si sage des règlements de la marine de tenir toujours à flot les chaloupes et les canots ; heureusement cette baisse de mer n'eut pas pour nous les terribles conséquences qu'elle eut jadis pour les Espagnols, sous La Cerda et André Doria, en 1561, alors qu'eut lieu ce massacre d'hommes dont les ttes sanglantes servirent à édifier, au voisinage de l'endroit même où nous nous trouvions, cette hideuse pyramide appelée par les Arabes, *Bordj el Rous*, la tour des crânes (2). A Djerba, la mer monte jusque vers 3 h. 10m. de 3 à 4 pieds (1m, 22 à 1m, 83) et quelquefois jusqu'à 8 (2m, 44) ; les eaux au milieu desquelles se fait ce mouvement doivent donc en être plus ou moins troublées, mais le grand banc que s'étend de Djerba à Lampedouse a une pente si régulière que les lames de fond y roulent, s'y étaient et meurent sans même produire le moindre brisant. »

Retrieved on 30 September, from <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb327720521>